

Avec «Pasolini», Neuchâtel et Pully accueillent une lecture musicale sur fond punk et la rencontre de Virginie Despentes et Béatrice Dalle. L'icône de «37°2 le matin» raconte.

«Pasolini, c'est l'homme de ma vie»

CHRISTOPHE PASSER

christophe.passer@lematindimanche.ch

C'est le spectacle de choc de la rentrée théâtrale romande. Un casting rock'n'roll: Virginie Despentes face à Béatrice Dalle, et les deux femmes accompagnées par le trio lyonnais post-punk Zéro. L'écrivaine avait déjà travaillé avec Zéro pour un spectacle, elle a décidé d'embarquer aussi cette fois l'une des actrices les plus sauvages de France, à laquelle la lie une forte amitié. Cela pour une lecture formidable de puissance de textes de Pier Paolo Pasolini, dont l'œuvre ne cesse de prendre consistance depuis sa mort violente sur une plage d'Ostie, près de Rome, en 1975.

À Paris, donné l'an dernier à la Maison de la Poésie, puis à Genève cet hiver (festival Antigél), «Pasolini» a emporté le public dans une transe littéraire-musicale plutôt inédite. Il faut y admirer la présence en scène de Virginie Despentes, commençant le spectacle par des lignes impitoyables de «La jeunesse malheureuse». Béatrice Dalle, qui adore le cinéaste italien depuis l'adolescence, était quant à elle prédestinée à user de sa grâce animale pour ce fascinant duo-duel avec Despentes. Moments de colère, diatribes politiques, extraits aussi de poèmes, d'une douceur infinie, ou de conférences données par Pasolini, les deux voix



«En 1986, au Festival de Cannes, tout le monde voulait voir l'héroïne de «37°2», comme si j'étais un footballeur qui avait gagné la Coupe du monde»

Béatrice Dalle, comédienne

qui se chevauchent où se décalent, avec la guitare comme une plainte, et la batterie comme des gifles, composent un moment de théâtre impressionnant et rare. Au téléphone, Béatrice Dalle en parle comme une émotion forte.

Comment est né ce spectacle autour des textes de Pasolini?

Virginie Despentes faisait déjà un spectacle avec le groupe de rock Zéro, le «Requiem des innocents», de Louis Calaferte, que j'étais allée voir. C'est ma super amie, Virginie, et après ça, on lui a proposé une carte blanche, faire ce qu'elle voulait. Elle nous a demandé, aux Zéro et à moi, si on voulait le faire avec elle. Et comme elle sait que je suis une dingue de Pier Paolo Pasolini depuis plus de trente ans, elle s'est dit qu'on pourrait reprendre des textes qu'il a écrits. Travailler Pasolini avec Virginie: comment pouvais-je dire non à une proposition pareille? Sur scène, c'est un bonheur infini, et partir en tournée avec eux aussi. C'est vraiment une troupe, un vrai spectacle, le trio des Zéro et nous deux.

Virginie Despentes, vous la connaissez depuis longtemps?

Il y a deux femmes dans ma vie: Claire Denis, avec qui j'ai fait plusieurs films, et Virginie Despentes. Virginie, je l'ai rencontrée en



Béatrice Dalle, Virginie Despentes et le trio de Zéro: la réunion promet paroles fortes et guitares en avant.

Frederic Lemaitre



2004, quand elle m'a proposé de faire «Bye Bye Blondie», qu'elle réalisait, et que j'ai tourné avec Emmanuelle Béart. Depuis, on n'a jamais arrêté de se voir.

Pourquoi Pasolini s'est-il imposé à vous deux avec une telle évidence?

Elle sait que ça me touche particulièrement, et elle aussi. J'ai un seul seigneur et maître, c'est Pasolini. Ça représente une partie des choses qui nous ont construites, elle comme moi. Je crois que cela permettait aussi, dès lors, ce lien entre nous, une cohérence. Mes plus proches amis, quand ils ont vu le spectacle, m'ont dit: «Enfin tu as réussi!» Cela fait trente ans que je leur prends la tête avec Pasolini, et là je suis sur scène avec ses textes. J'en suis très fière. D'autant que la première critique sur le spectacle disait que Virginie avait l'esprit, l'intellect, l'élégance d'un Pasolini, et que moi,

j'avais la sensualité des gamins des rues que Pasolini aimait tant: je me suis dit qu'on avait réussi notre pari. Pour le moment, on a dû le jouer quinze ou vingt fois, mais c'est vraiment un plaisir chaque fois renouvelé. Ça devient presque une transe, on s'entraîne l'une et l'autre. On a enregistré le spectacle en CD, et ça va sortir bientôt. Quand on l'écoutait en studio, par instants, on ne savait plus laquelle des deux parlait. C'est un échange formidable.

Vous aviez souvent parlé de Pasolini avec Virginie Despentes?

Oui, mais bon, j'en parle tout le temps, de Pasolini (*rires*). Forcément, aussi avec elle: parler d'un homme, d'une vision, de choses qu'on aimait l'une et l'autre. Mon rêve, cela aurait été de tourner avec Pasolini. Pour moi, «Salò ou les 120 journées de Sodome» est le plus grand film antifasciste jamais tourné. Ce serait



«Je ne sais pas faire autrement que d'y aller à fond.»

Je me moque d'être une actrice supplémentaire, il y a en a plein qui sont très bonnes»

impossible, avec la bien-pensance d'aujourd'hui, de monter un tel film. «Théorème», «Les contes de Canterbury», ou «Accattone»: des chefs-d'œuvre de cinéma. Dans un sens, c'est l'homme de ma vie.

À quel moment son travail a-t-il fait irruption dans votre existence?

Je m'en souviens très bien. J'avais 16 ans. Mon amoureux de l'époque était dingue de Pasolini. Il m'emmène dans un petit cinéma à Saint-Michel, Paris, pour voir «Salò...». Je ne connais rien de tout ça, je ne sais pas de quoi on va me parler. On est dans cette salle, il y a peut-être cinq ou six personnes là-dedans et on finit par se retrouver tout seuls, les autres sont sortis. Je suis une gamine, à l'époque, pas cultivée, je n'ai pas été très longtemps à l'école, mais je me prends une claque énorme, la conscience immédiate d'avoir vu le plus grand des films antifascistes du monde. Je sais, immédiatement, que ce que je viens de regarder est extraordinaire.

Vous connaissiez son cinéma, mais ses textes, vous les avez lus tard?

Beaucoup plus tard. Et notamment avec Virginie quand on a préparé ce spectacle. J'avais vu tous les films plusieurs fois. Je connaissais les poésies, certains écrits politiques, des conférences, etc. Mais la plupart des textes, je ne les ai découverts qu'il y a deux ans, en préparant ce spectacle. Qu'on ait privé cet homme d'enseigner et de transmettre tout cela au prétexte de son homosexualité, ça me révolte encore. Nous avons choisi notamment de grands extraits des «Lettres luthériennes», qui sont un texte politique très engagé, et on a ajouté aussi des poèmes, des sonnets. On imaginait que beaucoup de choses allaient être dures dans ces textes, et qu'il fallait aussi des moments plus doux, plus tendres. C'est un spectacle, et il s'agissait de parvenir à l'alliance des deux. On a d'autres idées, du coup, avec Virginie: on travaille pour la suite sur un projet autour du marquis de Sade, toujours avec les Zéro.

Avec cette envie, cette nature, cette animalité qui sont votre marque, on s'étonne que Béatrice Dalle ne soit pas venue plus vite à la scène, et que cela ne soit arrivé qu'au moment de «Lucrece Borgia», il y a quatre ans. Pourquoi avoir attendu si longtemps?

C'est toujours la même chose: il faut qu'un metteur en scène te donne envie. Et je ne connaissais personne dans le milieu du théâtre. Il me fallait quelqu'un qui me prenne la main, qui me donne confiance. Et quand j'ai rencontré David Bobée (*ndlr: metteur en scène de* →





Sur scène, Dalle et Despentès disent magnifiquement les textes brûlants de Pier Paolo Pasolini.

Mathieux Geser

→ «*Lucrèce Borgia*», spectacle qu'elle joua en 2014), c'était pour un rendez-vous un peu officiel, qui s'est transformé en trois heures passées ensemble, à partager nos idées sur la vie et le travail: quel bonheur! Le théâtre a révolutionné ma vie. J'ai une première naissance artistique le 9 avril 1986 quand «*37°2 le matin*» est sorti, et une seconde quand Bobée m'a amenée sur scène avec «*Lucrèce Borgia*». Depuis, j'ai fait trois spectacles.

Que reste-t-il aujourd'hui de la Béatrice Dalle de «37°2»?

C'est la même. Avec quelques années de plus, grandement hélas (*rires*). Mais je n'ai jamais trouvé cet héritage lourd à porter. Il ne me reste que de merveilleux souvenirs. Ce film a changé complètement ma vie, alors ce serait assez indécent de se plaindre de quoi que ce soit, et de ne pas remercier encore Jean-Jacques Beineix pour avoir confié ce rôle à une actrice inconnue, dont les producteurs ne voulaient pas. Dur à assumer? Deux mois après la sortie, en 1986, je me retrouve au Festival de Cannes pour la première fois, et tout le monde voulait voir l'héroïne de «*37°2*», comme si j'étais un footballeur qui avait gagné la Coupe du monde. Franchement, j'ai tout très bien assumé (*rires*).

On a le sentiment que vous jouez toujours des personnages qui, pour le dire simplement, vous ressemblent?

Oui, absolument. J'ai besoin de ça, de pouvoir revendiquer le personnage. Je me souviens par exemple d'un soir, avec «*Lucrèce Borgia*», où des gens se levaient dès la fin du spectacle, pour foncer attraper leur métro. Et j'avais dit en scène que je ne trouvais pas ça normal, que c'est beaucoup de travail, un spectacle, et que l'on aime ou pas ce que l'on vient de voir, il y a au moins un devoir à honorer ce travail. Bref,

j'étais sortie ensuite, je n'étais pas revenue saluer: mon metteur en scène était agacé parce que ça ne se fait pas, d'engueuler le public. Mais la presse anglaise avait relevé cette histoire, disant: «Béatrice Dalle ne joue pas Lucrece Borgia. Elle est Lucrece Borgia.» J'ai envie de jouer Shakespeare, aussi. Je ne sais pas faire autrement que d'y aller à fond. Je me moque d'être une actrice supplémentaire, il y a en a plein qui sont très bonnes. Je veux qu'on se souvienne de moi comme d'une personnalité qui donne toujours tout à son rôle. Je préfère qu'on se rappelle de moi comme d'une créature improbable, voire parfois ingérable. Mais qui donne tout son cœur dans son travail.

Cette nouvelle carrière théâtrale, elle est passée pour le moment surtout par des classiques, de «Lucrèce Borgia» à «Médée». Les pièces contemporaines vous ennuiant?

Non, pas du tout. David Bobée me dit sans arrêt que je ne devrais pas faire que des classiques, qu'il y a des auteurs contemporains formidables. Mais je ne les connais pas bien. Alors David m'a proposé l'an dernier de monter «*Warm*», un texte érotique, limite pornographique, de Ronan Chéneau. C'est le rêve d'une femme qui imagine se retrouver avec deux garçons, et d'en faire ce que ses fantasmes lui dictent. On l'a joué trois fois au mois de mars à Rouen, et on part en tournée à partir de fin novembre, en compagnie d'un duo incroyable d'acrobates colombiens. Ce qu'ils font est un truc de dingues. Je me réjouis à fond de l'enchaînement de ces spectacles, et de tout ce qui est possible désormais. La scène, j'y ai découvert une passion absolue.

Neuchâtel, à la Case à Chocs, jeudi 20 septembre. www.ccn-pommier.ch
Pully (VD), Théâtre de l'Octogone, vendredi 21 septembre. www.theatre-octogone.ch